BCE
BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Code sujet : 304

Conception : ESCP BS

ÉTUDE et SYNTHÈSE DE TEXTES

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ÉCONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE

Jeudi 30 avril 2020, de 14 h. à 18 h.

Vous présenterez, en 300 mots (tolérance de 10% en plus ou en moins), une synthèse des trois textes ci-après, en confrontant, sans aucune appréciation personnelle et en évitant autant que possible les citations, les divers points de vue exprimés par leurs auteurs.

Indiquez, en fin de copie, le nombre de mots utilisés.

Aucun document n'est autorisé. L'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

****

Texte 1

Définissons, pour mieux les distinguer, deux choses : d'abord, les dures et les douces, je veux dire par là, d'un côté, les résidus solides, liquides et gazeux que lâchent, par les quatre éléments, les grandes entreprises industrielles ou les gigantesques décharges de déchets dont l'ignominie signe les grandes villes et, de l'autre, les images et les tsunamis d'écriture, signes et logos, dont la publicité inonde désormais l'espace rural et civique, public, naturel et paysager. Fort différentes, au moins dans l'ordre énergétique, ordures et marques résultent pourtant du même geste de salissure, de la même intention d'appropriation, d'origine animale. Certes, l'envahissement pesteux de l'espace par les signes doux n'entre pas dans les calculs physico-chimiques cités plus haut, ceux du climat, par exemple ; mais, associé à l'autre, il entre, en amont, dans une même intention. Dont voici le résultat : la pollution émane, certes, des résidus, ainsi calculables, du travail et des transformations énergétiques, mais, à l'origine, de notre volonté d'appropriation, de notre désir de conquérir et d'agrandir l'espace de nos propriétés. Qui crée des lacs de viscosités empoisonnées ou des affiches coloriées s'assure que nul, à sa place ou après lui, ne s'appropriera ces lieux.

Comme un chien pisse et aboie, comme un rossignol chante, un cerf brame, un éléphant barrit... un chasseur sonne du cor, un vil dragueur siffle une femme... un fabricant répand ses produits et crie dans le plus de volume possible la publicité de leur excellence prétendue. Chacun s'expanse dans l'espace. Ils pissent dans la piscine. Même le fumeur, même l'adolescent amateur du tintamarre émané de son deux-roues... crient la même affirmation de soi dans le volume ainsi envahi de volutes ou de sons : *ego*, *ego*, pète la moto de l'ado, révolté obéissant, puisque imitant servilement les proprios de son espace et de son temps, télé, pub et radio. Ses pets sortent d'un pot dit d'échappement, tout aussi bien nommé, je l'ai dit, que le fondement naturel ou, des vestales, la porte stercoraire[1]. Inondé de pub, qui, assourdi, ne voit un anus dans le baffle d'un haut-parleur ?

Revenons au dur : telle usine laisse ses effluents couler dans une rivière proche, les diffuse dans l'atmosphère ou les transporte dans une mangrove éloignée... *nul ne voit évidemment qu'elle s'approprie ces lieux*. Il faut donc que je le montre. Qui ne comprend cependant que personne au monde ne pourra plus boire de cette eau, respirer cet air, s'approcher d'une telle aire... Voilà des

[1] Dans la Rome antique, porte par laquelle étaient évacuées les immondices du temple de la déesse Vesta.

endroits mieux défendus que par murs, serrures ou cadenas ! Ceux qui laissent là traces et marques, horrifiantes, s'approprient les lieux, *non en les hantant, mais en excluant toute autre personne de là.*

Décidément, il faut méditer sur la fonction de la frontière, de cette limite sur laquelle pissent les tigres et dont parle Rousseau. Même linéaire, même abstraite, c'est-à-dire presque infiniment fine, cette *démarcation* se compose, fort curieusement, de trois épaisseurs. La première, intérieure, protège l'habitant de sa douceur ; à l'extérieur, la dernière menace, de ses duretés, les envahisseurs possibles. En celle du milieu se percent des pores, des passages, portes ou porosités par lesquelles, et souvent par semi-conduction, tel vivant ou telle chose entre, se verrouille, sort, transite, attaque, attend sans espoir... Les prépositions *dans*, *pour*, *à*, *de*... décrivent la première couche ; *hors* et *contre* la troisième bande ; *entre*, *vers* et *à travers* l'intermédiaire. Défendre, protéger, interdire ou laisser passer : ainsi, triplement, fonctionne une frontière.

Exemples : ainsi fonctionnent les murailles d'un habitat ou les cloisons d'une chambre ; ainsi fonctionnent la membrane d'une cellule, la peau, la coquille, les écailles... d'un corps ; ainsi, aussi, le corps lui-même, tout l'organisme, lui-même frontière entre deux milieux, intérieur et extérieur ; mais encore une ferme et la famille même qui l'habite et y vit, fermée, certes, mais que traverse un flux continu d'échanges, d'énergie ou de langage ; ainsi, une ville avec ses habitants, sise à l'intérieur de ses murailles, jadis, et de ses banlieues ou de son périphérique, aujourd'hui ; une nation et ses citoyens... une île, un continent, la Terre entière comme planète et les humains, ses cosmonautes, lancés sur sa boule dans l'espace... Ainsi fonctionne le monde. Et nos âmes ? Ainsi soient-elles... s'ouvrent, se ferment, rencontrent... Décrire de cette manière les frontières par lesquelles des échanges et leurs restes passent ou ne passent pas m'oblige à les nommer *ultrastructures* et à les penser universelles. Et, dans ce cas, déjà, les frontières ne se mêlent-elles pas ? Nous retrouverons plus loin ce mélange.

Revenons à l'excrément : organique et subjectif, il concerne les trois couches de telle ou telle frontière. Traversant la porte stercoraire de la bande intermédiaire, le sien propre de chacun sent bon, couvrant alors la bande intérieure, mais pour repousser tout étranger passant à l'extérieur de la troisième ; voilà les niches plus précisément décrites. Quant à la pollution dure, au sens objectif, *elle fait fonctionner surtout la troisième couche ; son horreur exclut*. Voilà qui démontre l'acte d'appropriation. La pollution douce concernerait la première bande plutôt : l'affiche invite, elle appelle et inclut. J'aurai bientôt à revenir sur le devenir de ces limites.

Nouvel argument favorable à ma thèse : la pollution croît avec la production et la consommation de biens, donc avec le nombre des riches dont, surabondamment, débordent les poubelles, dures, et les haut-parleurs, doux. La croissance parallèle de la propriété, de l'argent et du déchet montre leur communauté ; l'on se rend propriétaire par les deux derniers. Le vocable anglo-saxon *dumping* désigne une pratique commerciale où la livraison de marchandises à bas prix sur des marchés extérieurs, évoque, en précision, une décharge publique. Tel concurrent accuse son rival d'entasser les résidus de son égout sur le marché, donc de se l'approprier. Il dit, en précision, ce que je veux dire.

Les statistiques mondiales montrent que ceux qui détiennent cette richesse ou qui la font rapidement croître polluent plus que les pauvres, et les possédants plus que les démunis, les dominants que les dominés, donc les propriétaires plus que ceux qui n'ont rien... Refusant parfois de signer les protocoles d'accord sur l'environnement, les ploutocrates se méfient même des questions d'écologie, en accusant ceux qui les évoquent de comploter contre leur développement et leurs activités.

Michel Serres, *Le Mal propre, Polluer pour s'approprier ?*, Le Pommier, 2008.

Texte 2

« Je tiens pour d'autant plus humain quelqu'un qui s'éloigne de la nature », proclamait crânement André Breton. C'est peu dire que dire que l'art et la littérature du XX^e^ siècle, et pas seulement le surréalisme dont Breton était le pape, ont légitimé et cultivé la détestation de la nature. Les romans nombrilistes qui aujourd'hui occupent la majeure partie du champ littéraire et que les spécialistes subliment par le néologisme d'autofiction s'écrivent comme si les arbres et les animaux n'avaient jamais existé. Quant au cinéma actuel, il ne filme plus que des villes et des machines et lorsqu'il donne encore la nature à voir, c'est presque toujours comme faire-valoir pour les exploits des névrosés des records et des performances. Ce cinéma ne donne plus qu'à *voir*, justement, et non à admirer.

L'admiration, en effet, est une attitude antinomique avec l'activisme contemporain parce qu'elle suppose le respect, donc une certaine mise à distance d'un sujet qui ne se résout pas à tout réduire en choses. L'activisme, à l'inverse, est le mode d'existence d'un être qui a perdu jusqu'au souvenir du sens des mots « contemplation » ou « rêverie » et qui, aux antipodes de la philosophie de Descartes, se croirait ne plus exister s'il ne lui fallait que penser.

Le philosophe américain William James, fondateur du pragmatisme, a publié un recueil d'articles intitulé *La Volonté de croire*. Ne pouvant être rationnellement légitimées, les croyances peuvent néanmoins avoir un avantage pratique pour celui qui les soutient. On pourrait déduire de cette thèse l'idée que la croyance qui nous donne le plus d'avantages pratiques est la croyance en la puissance infinie de notre volonté. Le prométhéisme a d'abord pour sens l'élimination de Dieu. Freud analysait la croyance en des puissances divines comme l'effet du renoncement par l'enfant à l'illusion de sa toute-puissance personnelle. L'enfant commencerait par objectiver ce sentiment de toute-puissance issu de ses expériences organiques les plus primitives sur la personne de ses parents avant de l'attribuer à des êtres supérieurs imaginaires – les dieux. En renonçant à ce renoncement, le prométhéisme coïnciderait avec une espèce de retour à l'illusion infantile de toute-puissance.

Pour saint Anselme, seul Dieu a une volonté propre qui n'est soumise à rien d'autre qu'elle-même. Si l'homme veut quelque chose de son propre décret, il prétend de ce fait être l'égal de Dieu ; sa volonté est donc mauvaise. Si l'on suit l'hypothèse de Freud, il n'est pas impossible que la disparition de la croyance en une toute-puissance divine – et que ne remet pas en question le prétendu « retour du religieux » – ait eu pour corollaire principal la réattribution à l'homme et par lui de cette toute-puissance. À partir du XV^e^ siècle, l'humanisme confère à l'homme, passé de ce fait de l'état de créature à celui de créateur, la puissance de la volonté que le Moyen Âge avait réservée à Dieu. Si l'intellect reste lié à l'ordre des choses qu'il contemple et cherche à connaître, la volonté le dépasse car elle ouvre sur un autre monde – qui est celui des actions et des œuvres humaines. Feuerbach, philosophe allemand de la première moitié du XIX^e^ siècle, analysera la croyance en Dieu comme l'attribution par l'être humain à un être imaginaire de qualités et de forces idéales dont lui-même du coup se trouve dépossédé. L'homme pauvre imagine un Dieu riche, l'homme malheureux imagine un Dieu dans la béatitude, l'homme faible imagine un Dieu puissant, disait Feuerbach. Or, en plaçant ainsi la richesse, le bonheur et la force hors de soi, dans un ciel inaccessible, l'homme se privait des moyens de les acquérir : voilà en quoi consiste précisément, aux yeux de Feuerbach, l'aliénation religieuse. Être aliéné, c'est ne plus s'appartenir. Ayant tout donné à Dieu, l'homme n'avait plus rien pour lui. C'est pourquoi l'homme a tué Dieu, il l'a fait pour prendre sa place et s'emparer de ses qualités. « Dieu est mort, et c'est nous qui l'avons tué ! », proclame « l'insensé » dont Nietzsche dans *Le Gai savoir* se fait le porte-parole. Renversement de la geste christique, l'assassinat de Dieu n'ouvre sur aucune résurrection, ni sur aucune promesse.

Le sentiment du beau naturel n'est pas plus naturel que n'importe quel autre sentiment. La preuve la plus simple en est l'histoire même de ce sentiment – qui commence par une absence et se poursuit et se développe en une série d'élargissements successifs. Il semble que le sens du surnaturel – universellement constatable – a pu constituer un obstacle majeur : lorsque l'on perçoit dans la nature une force suprahumaine, donc, dans une large mesure, inhumaine, – et tel est le cas observable dans toutes les cultures traditionnelles – la beauté n'est du coup pas la qualité que l'on est conduit à reconnaître de manière immédiate. Pour que la beauté de la nature soit perçue comme telle, il faut que l'humain ait remplacé le divin dans la hiérarchie des valeurs. On comprend dès lors pourquoi les premiers poètes européens de la nature – Rousseau et les lakistes[2] – sont les exacts contemporains de la première révolution industrielle : leur amour de la nature se porte sur quelque chose qui commence à être détruit par le travail industrieux des hommes.

La mort de Dieu ne signifie pas la fin des croyances religieuses, mais la disparition d'une civilisation fondée sur des valeurs religieuses. Au diagnostic/pronostic de Nietzsche est communément opposée l'objection du contexte protestant de la naissance et du développement du capitalisme. Aujourd'hui encore, la société américaine apparaît à beaucoup comme profondément religieuse. Mais la bigoterie n'empêche pas que le système capitaliste, ainsi que les technosciences qui lui impulsent

[2] Formé à partir de l'anglais *lake* (lac), le terme désigne des poètes de la première génération romantique (fin du XVIII^e^ et début du XIX^e^ siècle) qui ont fréquenté et évoqué dans leur œuvre le Lake District dans le nord-ouest de l'Angleterre.

son formidable dynamisme, sont foncièrement athées. La religion (ainsi que la morale : c'est pourquoi celle-ci a été remplacée par l'éthique) représente un verrou inacceptable pour une volonté de domination et de conquête infinies. Il n'y a pas de religion sans secret ni mystère – qui sont la part réservée du surnaturel. Les seuls secrets que le capitalisme admette sont les secrets de fabrication, nécessaires dans un régime de concurrence, et les secrets militaires, nécessaires dans un monde de rivalités.

L'une des plus belles ruses de la raison économique – la plus réussie peut-être – fut la connivence qui associa pendant plus d'un siècle les deux idéologies ennemies du libéralisme et du communisme historique. Un même optimisme prométhéen les animait toutes deux. Les Américains partirent à la conquête de l'Ouest, les Russes à celle de l'Est (la Sibérie), leur direction était inverse mais leur objectif était le même. Dans les années 1930, avant de se retrouver alliés contre Hitler, Roosevelt et Staline faisaient construire dans leurs pays respectifs les mêmes grands barrages. La technique et l'économie modernes n'ont pas de patrie. Dans les années 1960, ce qui a été désigné par l'expression emphatique, au risque de la paranoïa publiquement admise, de « conquête de l'espace », a présenté un autre parallélisme troublant entre l'Est et l'Ouest. Le saccage de l'environnement dans l'ancienne Union soviétique reste la trace de ce qui ne fut même pas un triomphe industriel.

Christian Godin, *La Haine de la nature*, Champ Vallon, 2012.

Texte 3

Selon Aubrey de Grey, qui dirige la Fondation Methuselah (institut de gérontologie de Mountain View, Californie), le corps humain est comme une voiture dont il suffira de remplacer les pièces pour la conserver indéfiniment. La vie n'est en fait qu'une question de maintenance. L'homme n'aura donc plus besoin d'assurer aucune de ses fonctions animales. La naissance ? Ce sera la fin de la naissance, grâce aux perspectives ouvertes par le clonage et l'ectogenèse – c'est-à-dire la procréation complète d'un être humain dans un utérus artificiel. La maladie ? Ce sera la fin de la maladie, grâce aux biotechnologies et à la nanomédecine. La mort ? Ce sera la fin de la mort, grâce aux techniques d'*uploading*, c'est-à-dire au téléchargement de la conscience sur des matériaux inaltérables dont les puces de silicium ne sont que la préfiguration. L'expression « mort naturelle » n'aura plus aucun sens.

La philosophie transhumaniste est certes liée circonstanciellement au formidable progrès des biotechnologies (génomique, génie génétique, transgenèse[3], etc.) dans la Californie des années 1980. Mais le développement de l'utopie s'est inscrit dans le contexte intellectuel de la Modernité décrite ci-dessus dans l'introduction. On peut le caractériser plus particulièrement par cinq traits.

Ce milieu hérite de la contre-culture libertaire des années 1970 marquée par le triomphe de l'hédonisme (« vivre sans temps morts, jouir sans entraves ») et l'empire des droits individuels (« il est interdit d'interdire »). Après avoir traversé la philosophie libertaire, l'idéologie libérale de la nouvelle économie biotech devient libertarienne[4].

C'est un milieu intellectuel athée. Cela implique la levée des grands interdits traditionnels pesant sur la vie humaine (eugénisme, IVG, manipulations génétiques, etc.), l'effacement de la croyance en l'unicité de l'humanité au sein de la « Création » (l'homme n'est plus conçu comme « un empire dans un empire », il est « un animal comme les autres »), l'effondrement de la foi en l'immortalité de l'âme

[3] C'est-à-dire l'implantation de gènes dans un organisme vivant. Ainsi transformé, il devient un Organisme Génétiquement Modifié (OGM). [Note de l'auteur]

[4] Rappelons que le « libertarisme » (ou « libertarianisme ») est une philosophie politique fondée sur une réduction de l'État à ses fonctions régaliennes (justice, police), et donc à la protection des droits absolus de l'individu (liberté et propriété, sur soi-même et sur ses objets), que ce soit sur le plan économique, social ou moral. Son théoricien le plus connu est Robert Nozick. Cette tendance politique est peu représentée en Europe, où les champions du libéralisme économique défendent souvent le rôle réglementaire de l'État en matières de mœurs (consommation de drogues, usages de son corps, prostitution, euthanasie, etc.) alors que, inversement, les défenseurs d'une permissivité dans le domaine des mœurs sont souvent en faveur de l'interventionnisme économique de l'État et de son rôle redistributeur en matière sociale. [Note de l'auteur]

et en la possibilité du salut ou de la damnation éternelle : la damnation est ici-bas, c'est l'inéluctable vieillissement ; et c'est sur terre qu'il faudra se sauver et devenir immortel.

Cette utopie naît au moment où la biologie détrône la physique comme science reine. Le XX^e^ siècle fut le siècle de la physique (relativité générale, mécanique quantique), dont les théories furent liées à quelques grandes peurs (notamment celle de la bombe atomique) ; le XXI^e^ siècle est celui de la biologie moléculaire, de la biologie génétique et de la biologie évolutionniste, dont les théories sont liées à quelques peurs (manipulations génétiques) et aux grands espoirs (génie génétique) qu'elles suscitent dans les sciences médicales.

Du point de vue métaphysique, cette utopie repose sur un monisme matérialiste (toute la nature n'est faite que d'une seule substance) et, du point de vue épistémologique, elle se fonde sur une conception mécaniste de la vie : les propriétés du vivant sont réductibles à celles de ses matériaux.

Transhumanisme et posthumanisme supposent donc une triple réduction conceptuelle : des propres de l'humanité (conscience, intelligence, langage) à l'animalité ; de l'animalité au biotique (biotechnologies) ; et du biotique au mécanique. Inversement, cette réduction implique une triple possibilité de constructivisme technologique : on peut créer du vivant à partir du mécanique ; de l'animalité à partir du biotique ; et simuler de l'humain par l'informatique (langage), l'intelligence artificielle (intelligence) et les neurosciences (conscience). Par induction, on peut donc aussi entreprendre une quatrième construction, la fabrique technologique du transhumain (amélioration de l'humain) et du posthumain (dépassement de l'humain). CQFD.

Pourtant, on a plusieurs raisons philosophiques de douter que l'homme perdra un jour le contrôle des machines ou que l'ordinateur pourra remplacer le cerveau.

Ces croyances se fondent sur l'idée que le fonctionnement de l'esprit humain s'expliquerait comme celui d'un ordinateur, par un ensemble d'algorithmes. Il pourrait donc être répliqué sous forme informatique. Pourtant, ce n'est pas le cas. On se représente la pensée et le corps comme totalement séparables. Mais il y a un fossé entre la machine et l'homme qui tient justement à son animalité. Descartes le disait déjà : l'âme n'est pas dans son corps comme un pilote dans son navire. Je n'ai pas un corps comme on a une voiture ; mon esprit et mon corps forment un tout indécomposable. Quand mon corps a une lésion, je ne la constate pas comme on remarque de l'extérieur une panne de voiture : j'ai mal. C'est *moi* qui souffre, non un corps étranger. Il est concevable et techniquement réalisable de fabriquer une machine si intelligente qu'elle batte le champion du monde de go. Mais il est techniquement irréalisable et même inconcevable de fabriquer une machine qui aurait mal aux dents. Les calculs les plus difficiles se passent de conscience, parce qu'ils se passent de corps, mais non le mal de dents, la nausée ou le sentiment d'humiliation. L'incarnation de la pensée dans un corps se manifeste dans les états de la conscience qui passent pour inférieurs : douleur, plaisir, émotions. Notre intelligence n'est pas une aptitude au calcul, c'est une intelligence de situation. Notre raison n'est pas une capacité logique, c'est une disposition dialogique qui se forge dans le rapport à autrui. Nous sommes donc « rationnels » parce que nous sommes des animaux vivants. Nous sommes peut-être des « animaux comme les autres », mais c'est en cela que nous ne sommes pas des machines : notre humanité est une fonction de notre animalité, qui est elle-même un ensemble de fonctions de la vie et du vivant comme tel.

Francis Wolff, *Trois utopies contemporaines*, Fayard, 2017

IMPRIMERIE NATIONALE – 20 1084 – D'après documents fournis